PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois.	1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS....	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER.....	$15.15	$7.55	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 mois.	3 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI, 25 JUILLET 1908 81ème Année.

LE PREMIER 14 JUILLET.

A l'occasion de la fête nationale, écrit M. Michel Aubé, je viens de lire un vieux volume un peu ninis et pittoresque, tout plein de renseignements amusants, qui parut à Paris, "l'an second de la Liberté", chez Garnéry, libraire, et qui est intitulé assez longuement "Confédération nationale", "ou récit exact et circonstancié de tout ce qui s'est passé à Paris, le 14 juillet 1790, à la Fédération, avec le recueil de toutes les pièces officielles et authentiques relatives des (*sic*) principales pièces littéraires auxquelles elle a donné lieu, et le détail de toutes les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi cette auguste cérémonie".

A quoi bon le dissimuler ? cette publication est un fatras où il y a toutes sortes de choses : des choses inutiles, des choses ennuyeuses, des choses sottes (en grand nombre), mais aussi beaucoup de documents précieux, pittoresques, charmants. Feuilletons, avec une gaie nonchalance, ce vieux livre qui a près de deux cent cinquante pages de petit in-octavo.

Voici une adresse des citoyens de Paris à tous les Français. Elle est fort éloquente ; elle l'est trop. Le roi Louis y est appelé "le plus chéri des rois", avec une extrême imprévoyance. Et puis : "Dix mois à peine sont écoulés depuis l'époque mémorable où, des murs de la Bastille conquise, s'éleva un cri soudain : "Français, nous sommes libres." Qu'au même jour, un cri plus touchant se fasse entendre : "Français, nous sommes frères !...." La liberté, la fraternité ;—il ne leur manque plus que l'égalité : alors, toute l'imprudence aura été commise. Les Parisiens invitent les Bretons et les Angevins à décider qu'il n'y a plus de Bretons ni d'Angevins ; et ils promettent qu'il n'y a plus de Parisiens : tout le monde est frère. Gaillardise, de prendre, un beau jour, cette résolution !.... Ils sont pleins de confiance : "Un peuple de frères, les régénérateurs de l'empire, un roi citoyen, ralliés pour un serment commun à l'autel de la patrie, quel spectacle imposant et nouveau pour les nations !" Les nations circonspectes, ne se sont pas laissé monter la tête....C'est signé La Fayette et Bailly.

Le 14 juin, Manuel, administrateur du département de la police, écrit aux journaux. Il leur dit : "Le grand jour approche qui doit effacer tous les plus beaux jours de la Grèce et de Rome...." C'est un de leurs thèmes favoris et comme leur dada : la Grèce et Rome leur avaient tourné la tête, —une fausse Rome et une Grèce illusoire. Ils avaient lu Plutarque, sans précaution ; et, dans la Révolution française, ce rhéteur a des responsabilités.

Pareillement, un "Breton patriote" — mais anonyme — qui croit urgent de célébrer l'arrivée de ses compatriotes au "pacte fédératif" écrit aux auteurs de la "Chronique de Paris." Il a des lettres, ce Breton ; même, il n'en a que trop. D'abord, il raille nos officiers petits-maîtres," qui se rendaient à leur régiment en voiture. Puis il raconte que les Bretons viennent à pied : cent lieues ne les effrayent pas. Et il ajoute : "Ce sont des Spartiates qui accourent au pacte de famille." Pourquoi des Spartiates?.... On était toqué de Pluterque !.... Il dit encore : "Toute la Grèce se leva devant Thémistocles, lorsqu'il parut aux Jeux olympiques ; verrons-nous froidement entrer dans nos murs ceux qui, les premiers en France, ont élevé le bonnet de la liberté ?...." C'est une époque où l'on fut pédant à l'extrême, avec une ingénuité parfaite et comique.

Il y avait de l'enthousiasme, et dont on avait le bon sens de se méfier. Dès le 7 juillet, le département de police fit une proclamation afin de défendre aux femmes de la Halle de se rendre aux barrières pour offrir des bouquets aux députés des départements. Les dames de la Halle étaient courtoises. Seulement, leur courtoisie n'était pas tout à fait désintéressée. Elles "contraignaient" les députés provinciaux à recevoir leurs bouquets "et à leur faire des largesses". Or, le département de police n'aime pas que le plaisir national "couvre des vues intéressées". Alors, il prie les bouquetières et autres femmes de rester chez elles avec leurs bouquets et autres choses.

Les préparatifs de la fête commencent. Et comme on est content !.... "Aucune nation ancienne ou moderne....." Encore !.... "n'a peut-être donné à la terre un spectacle aussi grand et intéressant que celui, etc...." Ce sera au Champ-de Mars. Il y aura cent soixante mille places assises, cent mille debout. Ce sera beau ; mais le temps passe. M. Cartheri, soldat citoyen du bataillon de la Trinité—quoi ! il y a encore une Trinité ?—est allé voir les travaux. Il a peur qu'on ne soit pas prêt. Alors, il engage ses frères d'armes de l'armée parisienne à prendre chaque jour dix hommes par compagnie pour aller bêcher la terre, charger et rouler la brouette. Il ajoute : "Ce travail n'a rien que d'honorable pour des soldats, puisqu'un général romain en a donné l'exemple". Ainsi fut fait. Il paraît que le spectacle était ravissant : "Tous les citoyens de tous les âges ont brigué l'avantage de préparer de leurs mains le lieu où ils vont jurer de vivre et mourir libres. La vivacité des mouvements, la multitude du monde, la bigarrure des habits, tout concourt à la variété du tableau. Ici, ce sont les charbonniers, là, les perruquiers, etc ...." Puis il y a les forts de la Halle, les porteurs d'eau, les colporteurs, voire les invalides; et deux "femmes parées" s'attellent à des brouettes. Ils chantent "ce refrain si connu d'une chanson nouvelle" :—"Ça ira, ça ira, ça ira !".... Cela semble, alors, idyllique et gentil. Les charbonniers ont un drapeau où on lit : "Le dernier soupir des aristocrates". Chaque corporation a son étendard et, tout près, le tonneau où elle se désaltère. Un jeune écolier travaillait. On le complimenta ; il répondit : "Je ne puis encore offrir que ma sueur à la patrie ; je la répands de bien bon cœur !...." Généreux et trivial enfant ! Cette sueur fit, à son tour, répandre des larmes d'attendrissement. Les imprimeurs avaient sur leur drapeau : "Imprimerie, premier flambeau de la liberté". C'est une idée aventureuse, qu'ont plus tard reprise et abondamment développée Michelet et M. Vacquerie. Un père pioche, la mère charge la brouette, le fils roule la brouette. Les Chartreux ont quitté leur cellule et travaillent. Le Roi vient,—ou bien on l'amène;—pelle et pioche sur l'épaule, les citoyens lui font une garde d'honneur. Pauvre roi !....

Les travaux furent terminés le 11 juillet.

Le 8 juillet, on avait rédigé un règlement de police pour le jour de la Fédération. Il était défendu d'aller, le 14 juillet, par les rues, avec des cannes ou bâtons : évidemment, on était frères; mais on ne l'était pas depuis longtemps et la sage police se méfiait. Secondement, il était défendu de venir à la fête "revêtu d'une livrée",—à cause de l'égalité, en haine de la servitude qu'on croyait avoir abolie ;—une exception singulière était faite pour les domestiques des ambassadeurs et des étrangers. Orde de fermer toutes les boutiques et d'illuminer les fenêtres de toutes les maisons. Etc.

Le 10 juillet, les Bretons arrivent. Leur commandant présente au Roi une épée,—une épée "qui ne se teindra jamais que du sang impur de vos ennemis".

Le Roi répond :

—Je suis bien satisfait....Je suis bien satisfait. Je n'ai jamais douté de la fidélité et de la tendresse de MM. les Bretons....

A peine a-t-il dit cela, qu'il se reprend :

—...De mes chers Bretons !....

Le commandant réplique :

—Sire, vous pouvez compter sur eux ; ils vous obéissent parce que vous êtes un roi citoyen.

Le Roi laisse couler des "larmes de tendresse". Le commandant ajoute :

—Leur sang coulera toujours avec empressement pour vous....

—Tant mieux, tant mieux !... fait, naïvement, le Roi ; je suis si ému que je ne puis parler.

L'énergie provient des muscles bien nourris
plus des nerfs bien nourris

Uneeda Biscuit

est le plus grand fabricant d'énergie
de tous les aliments de froment

5¢ Ne se vendent pas autrement qu'en paquets à l'épreuve de la poussière et de l'humidité.

NATIONAL BISCUIT COMPANY

Le commandant fit connaître qu'il désirait beaucoup de voir aussi la Reine.

—Ce serait avec plaisir, dit le Roi ; elle serait ici si elle n'avait pas pris médecine.

Cette petite scène est bien déplorable.

Les Tourangeaux arrivèrent, conduits par M. Bruley, colonel-commandant de Tours, lequel remit au Roi "l'anneau que portait Henri IV", en le priant de le porter le 14. Discours. Le Roi se déclara "très satisfait".

Une question se posait. Que ferait-on de la Bastille ?.... Quelques députés songeaient à bâtir un palais sur ses ruines. On répliqua qu'"on intéresse des hommes libres autrement que par l'appareil du luxe et de la magnificence". M. Barrère de Vieuzac fut d'avis qu'on laissât les restes de la forteresse en l'état où ils étaient et qu'on élevât au milieu de ces décombres "témoins toujours subsistants de l'esclavage de nos pères et de notre courage", un modeste obélisque construit avec les pierres mêmes de la Bastille. On y inscrirait "non plus des phrases flatteuses, mais la Déclaration des droits", ou bien : "Ici fut la Bastille".

Le 14, il fit mauvais temps. Toutefois, les soldats-citoyens s'amusaient à la course, ou bien tiraient le sabre, "entre-choquaient le glaive," imitaient une petite guerre.... Comme il plut, on traita l'ondée de "larmes des aristocrates"; on affirma que le ciel était un aristocrate, pour pleurer ainsi.... Beaucoup de bonne humeur, en somme.

On connaît la cérémonie et le cortège qu'il y eut. L'auteur du compte rendu est plein d'enthousiasme : "On distinguait à leur attitude fière et majestueuse ces Bretons invincibles, que le despotisme, armé de toute sa puissance, n'a jamais étonnés. Vous ne leur cédiez point en vertu, courageux Dauphinois, qui les premiers avez osé proclamer vos droits, les droits des peuples. Et vous, sages Bordelais, qui toujours prêts à voler au secours de vos frères.... Tous les regards se fixent aussi sur ces dignes descendants de l'antique Marseille, la glaire de la nouvelle ; et sur ces Flamands, que de criminelles manœuvres n'ont pu séduire ; et sur ces patriotes qui sont venus des rives du Rhône ; et sur ceux du Poitou, ceux de la Champagne, ceux du Lyonnais, etc...." L'auteur du compte rendu assure que, quand le cortège arriva rue de la Ferronnerie, "tous les esprits se glacèrent d'une silencieuse horreur". Il ajoute : "Pourquoi ces gémissements et ces larmes sur le sort de Henri, comme si sa mort était encore récente, comme si ses mânes n'étaient pas vengées par l'exil du fanatisme ? Hélas ! on ne se console donc jamais de la perte d'un bon roi !...." Et tous ces crocodiles pleurèrent.

Quand tout le monde fut à sa place, sur le Champ-de-Mars, à trois heures et demie, l'évêque d'Autun, accompagné de soixante aumôniers de la garde parisienne, commença le "sacrifice". Puis on prêta serment, "M. La Fayette" d'abord. Puis le Roi, qui portait un habit à la française, lilas et argent, avec une broderie très riche. La Reine avait des plumes "aux couleurs de la nation", elle prêta serment. Le Roi embrassa ses enfants, prit les mains de la Reine et du Dauphin et parut très ému.

Les illuminations furent éteintes par la pluie; un "orage aristocratique en cinq actes" eut ce funeste résultat. Les gens retournèrent chez eux sans chaussures, tout crottés mais contents.

A la Muette, maison royale près du bois de Boulogne, il y eut sur la vaste esplanade du corps de logis, un festin : des tas de "Lacédémoniens" vinrent y quérir des "aloyaux" qui valaient mieux que la "sauce noire tant vantée". Ils mangèrent et burent, crièrent des choses du jour, comme "Vive la Nation". Puis des "amantes de la liberté" ornées de rubans et de fleurs, vinrent "doubler la joie des convives" : "bons mots, chansons, charmantes agaceries", dit le chroniqueur indulgent.

Ce fut si bien, si bien, qu'on décida d'avoir encore une fête, le 18, afin de commémorer le plaisir qu'on avait eu le 14.

En attendant le 15, on célébra Henri IV. Le peuple s'assembla sur la place Dauphine. La statue du roi Henri était ornée de rubans aux trois couleurs, avec des inscriptions comme ceci : "Il eut l'amour du peuple, Louis seize est son héritier". Bref, on s'amusa toute la nuit.

Le 18, expérience de l'aérostat. Un globe devait s'élever, à l'instant de la revue, "paré des trois couleurs, et déployer dans les airs le drapeau de la liberté". Il s'éleva et retomba presque aussitôt. Quel symbole !....

A la Bastille, on danse. Les Champs-Elysées furent illuminés. Sur la Seine, il y eut des joutes : plusieurs personnes y périrent. Etc. La plupart des autres détails sont bien connus.

A ces renseignements et à ces comptes rendus, la "Confédération nationale" ajoute un certain nombre de "pièces littéraires relatives à la Fédération". Littéraires est beaucoup dire. Ce sont d'abord des couplets. Sur l'air de "On doit soixante mille francs", M. Piis chanta, au club, une petite chanson quasi imbécile qui a pour refrain : "C'est ce qui les désole" et puis "C'est ce qui nous console". M. D. Raboteau, de l'académie des belles lettres de La Rochelle, composa une ode sur la prise de la Bastille. L'auteur du livre ne nie pas qu'il y ait en cet ouvrage quelques vers et quelques mouvements heureux; mais l'ode lui paraît trop "inégale" pour être insérée en son entier. Il en distingue la fin de la strophe cinquième, qui lui semble assez bonne et que voici :

Des ténèbres impénétrables
Qu'enferment ces murs effroyables,
De l'épaisse nuit des tombeaux,
Les grands ont vu couvrir leurs cri-
[mes,
Le despotisme ses victimes
Et l'humanité ses bourreaux.

Ce n'est pas, comme on dit, sorcier !.... M. Miramond, soldat de la garde nationale, fit, sur l'air "Du noir au blanc, du blanc au noir", une chanson sur le "Triomphe de la Liberté". Marie-Joseph Chénier composa son "Hymne pour la fête de la Fédération" : n'en parlons pas par amitié pour son frère. M. de Fontanes composa un "Poème séculaire", qui est extrêmement pauvre et prétentieux.

Et il y eut des pièces de théâtre; par exemple, "la Prise de la Bastille", "hiérodrame tiré des livres saints, suivi du cantique en actions de grâces, *Te Deum laudamus*", par M. Désaugiers. C'est une chose des plus comiques,—écrite en latin et en français !.... Il y a des chœurs de femmes et de citoyens, qui alternent ; il y a un puéril et pédantesque babillage. Ce latin-là ne plut pas à tout le monde. M. Réal écrivit aux auteurs de la "Chronique de Paris": "Pourquoi parler latin le jour de la fête des Français ? L'on me dira que les Latins étaient libres. Je réponds : et nous aussi, nous sommes libres, parlons en français." M. Réal n'aime pas beaucoup non plus qu'on chante un *Te Deum* : "Le *Te Deum* ; mais des tyrans l'ont fait chanter ; mais on l'a chanté pour la naissance de Charles IX, pour la naissance de Louis XIV ; on l'a chanté pour des crimes, on l'a chanté pour des puérilités ; et, certes, ce qui a été bon pour tout cela, je n'en veux point pour le 14 juillet !...." M. Réal regrette extrêmement la mort de J.-B. Rousseau, la mort de M. Piron. Il consent, ces poètes n'existant plus, à se passer d'un chef-d'œuvre. Mais il ne veut ni "Te Deum" ni latin. Et il écrit maintes niaiseries à ce propos. Un autre protestataire signe "un enfant de la Liberté", gaillardement. A son avis, un peuple régénéré "doit parler un langage nouveau". Quant à un "Te Deum", il ne veut pas en entendre parler.

Le 12 juillet, on donna, au théâtre du Palais-Royal, une comédie intitulée le "Dîner des Patriotes". C'est une œuvre de M. Ronsin. Un duc a fait préparer par son intendant un "repas patriotique", auquel prennent part toutes sortes de gens. Il vient ; et bientôt, prenant pour guide "sa raison et sa sensibilité", il s'unit au festin. Sa femme, un abbé, un financier, résistent ; mais il les convertit : tout ce monde aristocratique prend part à la fête.

Le 14 juillet, le Théâtre-Français joua le "Journaliste des ombres, ou Maumus aux Champs-Elysées," comédie de M. Ande. Les personnages sont Rhadamante, le maréchal Fabert, Rousseau, Voltaire, Le Kain, Adrienne Le Couvreur, l'abbé de Saint-Pierre, Calas.... Ils s'entretiennent avec transport des décrets de l'Assemblée nationale. Enfin paraît Jeanne d'Arc, qui chante un air en l'honneur des Français !.... Ce fut très applaudi. Le rôle de Momus était rempli par M. Sainval ; celui de Rousseau, par M. Talma ; celui de Jeanne d'Arc, par Mlle Vienne, etc.

Le théâtre de Monsieur donna "la Famille patriote", pièce "remplie de gaieté, de patriotisme, d'excellents principes et de traits heureux...." L'auteur était M. Collot d'Herbois.

Bref, on lit avec plaisir "la Confédération nationale ou récit exact etc...." si l'on ne s'est pas juré à soi-même d'admirer la Révolution française jusqu'en ses plus petits détails. Autrement il vaut mieux s'abstenir de cette lecture qui semblerait amèrement pittoresque.

La Course de Marathon.

Dorando, le coureur italien, expire peu après son arrivée au but.

Londres, 24 juillet.—Les coureurs prenant part à la Course de Marathon, sont partis cet après midi de Windsor, pour accomplir le parcours de 26 milles et 385 yardes qui doit les conduire au centre du Stadium.

Les chemins, en parfait état, et une journée splendide ont grandement contribué au succès de cette course, l'événement principal des Jeux Olympiques.

Une foule considérable se pressait sur le chemin parcouru par les coureurs qui ont été longuement acclamés.

L'Italien Dorando est arrivé premier au centre du Stadium, suivi de près par John F. Hayes, du Club Athlétique Irlandais Américain, de New York.

Hefferson, du Sud de l'Afrique, est arrivé troisième, et Foshaum, de l'Athletic Club du Missouri, quatrième.

Cent mille personnes avaient pris place dans les tribunes du Stadium et des acclamations frénétiques ont salué l'heureux vainqueur.

—Londres, 24 juillet—Dorando, le coureur italien, qui avait été proclamé le vainqueur de la course a été disqualifié par le jury. Dorando a chancelé et s'est affaissé à 200 mètres du but. Il réussit cependant à se relever et chercha à parcourir la distance qu'il lui restait à franchir, mais accablé par la course il s'affaissa de nouveau sur le sol et ne put se relever qu'avec l'aide des personnes présentes qui furent obligées de le soutenir pour terminer la course.

Immédiatement après l'arrivée de Dorando, le pavillon italien fut hissé au grand mât situé au centre de l'arène. Hayes, le coureur américain, est arrivé au but deux minutes après Dorando sans qu'aucune assistance lui fut prêtée.

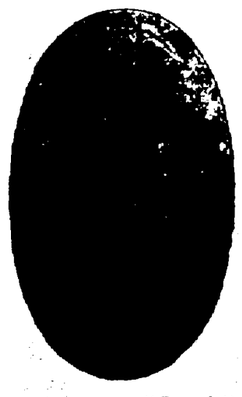
Les athlètes américains firent entendre une protestation en déclarant que Dorando, n'eut jamais pu terminer la course sans l'aide qui lui avait été prêtée.

Cette protestation a été entendue et le jury a disqualifié Dorando, proclamant John F. Hayes de l'Irish-American Athletic Club de New York, vainqueur de la course de Marathon.

—Londres, 24 juillet— L'état d'épuisement du coureur italien Dorando était tel qu'il dut être transporté hors du Stadium sur une civière.

Son état s'aggravant rapidement, il fut transporté dans une clinique du voisinage, où, malgré les soins qui lui furent prodigués par les docteurs, il expira peu après son arrivée.

—o—



KING EDWARD HOTEL
(HOTEL DU ROI EDOUARD)
—A—
NEW YORK
145 à 155 W. 47th St.
A toucher de Broadway.

"Le véritable Cœur de New York."
350 Chambres. 250 Bains Privés. Absolument à l'épreuve du feu.
TOUS LES AGREMENTS MODERNES.
Chambres seules (Eau courante), $1.50.
Chambres seules et bain, $2.00, $2.50 et $3.00.
Salon, Chambres à coucher et Bain, $4.00 et plus.
Salon, Deux chambres à coucher et bain $5.00 et plus.
Pour chaque personne additionnelle dans la même chambre $1.00 extra.
Ecrivez pour demander Livret.
PRIX SPÉCIAUX POUR L'ÉTÉ.
KING EDWARD HOTEL CO.,
JOHN HOOD, Prés. et Mgr.,
Anciennement du New Tifft House, Buffalo et Royal Hotel, Hamilton, Ont.

8 juil—

BILOXI, MISS., 12 JUIN 1908.

MON CHER MR. TEBAULT (L'Homme Qui Rit) :

Je n'ai l'honneur de vous connaître que de réputation, mais je vous engage à ne point boire d'eau si vous voulez être "L'Homme Qui Rit". Je me suis, moi-même, réformé de la seule manière possible. J'ai abandonné complètement l'usage de l'eau, excepté pour les ablutions. Le Tout-Puissant a fait périr tant de monde dans le déluge que j'ai vraiment peur de l'eau comme boisson. Prenez une belle fille allemande ; voyez ses joues ; elles sont de la couleur de rose de l'aurore ; son haleine a le parfum de la violette. Elle boit "Brown Beer", une boisson renommée en Allemagne. Pas d'eau contenant le germe de la maladie. Pensez à la fièvre typhoïde ! Pensez seulement à un bureau mal tenu, et à un [illegible] mettant de la glace non lavée dans l'eau impure d'une glacière sale. Pas d'eau dans la mienne. Le peuple devrait punir les prohibitionnistes.

Bien à Vous, PETER PARLEY.

W. G. TEBAULT,
217 à 223 RUE ROYALE,
NOUVELLE-ORLEANS, LNE.
Le Magasin de Meubles le plus Ancien et le Meilleur Marché au Sud.

3 juil—12m